

John Hare, Marc Lafrance et David-Thierry Ruddel – *Histoire de la ville de Québec, 1608–1871*, Montréal, Boréal et Musée canadien des civilisations, 1987, 399 p.

David T. Ruddel – *Québec City, 1765–1832*. Ottawa: Canadian Museum of Civilization, 1987. Pp. 291.

Hazel Boswell – *Town House, Country House, Recollections of a Quebec Childhood*. Montreal and Kingston: McGill-Queen's University Press, 1990. Pp. 136.

Pour les amateurs et chercheurs adeptes d'histoire de la ville de Québec, l'année 1987 aura été une cuvée exceptionnelle. S'il faut dans un sens regretter que cette manne provienne d'organismes et d'institutions tous issus du gouvernement fédéral plutôt que d'historiens de provenance locale, il faut néanmoins se réjouir de l'intérêt soutenu que portent le Musée canadien des civilisations, l'Université d'Ottawa et Parcs Canada à l'histoire de la première capitale du Canada et saluer, comme il se doit, ce premier tome des historiens John Hare, Marc Lafrance et David-Thierry Ruddel sur l'*Histoire de la ville de Québec* publié chez Boréal. L'effort mérite d'être souligné puisque depuis l'essai de Raoul Blanchard consacré à l'Est du Québec, paru en 1935, aucun universitaire n'avait relevé le défi de présenter une synthèse d'envergure sur la ville-mère de la Nouvelle-France.

Cet ouvrage s'intègre en outre à une série consacrée aux villes canadiennes initiée par les historiens canadiens-anglais préoccupés par la question urbaine. Depuis 1980, les villes de Winnipeg, Toronto, Ottawa et Montréal ont tour à tour fait l'objet de telles monographies, réalisées, le plus souvent pour souligner des anniversaires importants, par des historiens professionnels rattachés à l'université de leur ville respective.

Classique dans sa conception, écrit dans une langue correcte et accessible, ce livre fait honneur à la série, même si la maison d'édition a préféré le format académique du manuel à la présentation plus sophistiquée adoptée pour les titres consacrés aux villes d'Ottawa et de Toronto. Si ce choix convient aux universitaires, il dessert cependant le grand public cultivé, et ne rend pas justice à la riche et très originale iconographie contenue dans l'ouvrage.

Soucieux de bien couvrir l'abondante matière à traiter, les auteurs adoptent le classique plan chronologique à quatre volets : l'économie, la société, le territoire et l'organisation municipale. Ils réussissent à circonscrire chacune des périodes et à nous présenter une vision générale de ce milieu urbain. La part centrale du livre porte sur l'après-Conquête mais un tiers de l'ouvrage traite du Régime français. Au fil de la lecture, le lecteur se surprend à découvrir la variété et la quantité des travaux de recherche inédits sur Québec menés pour le compte de Parcs Canada ou du Musée canadien des civilisations (autrefois musée de l'Homme). Il faut cependant regretter que, malgré des investissements aussi massifs, dont l'envergure place certainement Parcs Canada parmi les leaders incontestés de la recherche de pointe sur la Vieille Capitale, si peu de ces études ponctuelles connaissent un meilleur destin. Ces données nouvelles sur la population, l'habitat, les conditions du travail, la construction navale, l'activité portuaire et les dépenses municipales mériteraient

sans doute, dans une formule adaptée, de retourner au public qui défraie la note de telles études.

Dans l'ensemble l'ouvrage met l'accent sur la vie sociale et culturelle de la bourgeoisie anglo-saxonne qui domine la ville pendant une longue période. Cette préoccupation tient à la présence massive d'officiers britanniques de haut rang, d'administrateurs coloniaux issus de la noblesse britannique et d'hommes d'affaires de premier plan impliqués dans le commerce du bois et la construction navale en poste ou de passage à Québec. Les auteurs passent en revue le riche éventail de leur vie sociale qui permet l'émergence de certaines activités sportives tout en créant les conditions favorables à une renaissance de vie culturelle, artistique et intellectuelle, en forte régression depuis la Conquête. Ils donnent également une description assez complète de la mainmise exercée par cette haute bourgeoisie sur la vie économique et politique de Québec, alors capitale de l'empire britannique en Amérique.

L'insistance sur la haute bourgeoisie reflète, bien sûr, l'état des sources mais traduit également la prudence de Sioux des auteurs habitués à coller de très près à ces sources. Certes les faits et gestes de la haute bourgeoisie laissent dans l'ensemble plus de traces que ceux de la majorité francophone, pauvre et désœuvrée, qui compose l'essentiel des faubourgs de Québec à cette époque, mais cette démarche pragmatique convient également aux objectifs de nombreux chercheurs qui tentent de concrétiser les sujets d'enquête dans des individus et des faits singuliers.

Cette caractéristique confère à l'ouvrage une de ses principales qualités. En s'attaquant à des objectifs plus concrets et caractéristiques des recherches conduites par des organismes extra-universitaires, les auteurs réussissent à rendre le récit à la fois agréable et crédible. Ainsi, bien que se rattachant par son contenu aux ouvrages d'histoire urbaine publiés aux États-Unis, en Grande-Bretagne et dans les pays anglo-saxons en général, ce livre s'en démarque sur le fond par cette constante recherche du fait ou de l'individu. Cependant pour les aspects jugés les plus importants, le style utilisé et le recours aux notes infrapaginales permettent de combler les attentes intellectuelles les plus pointues et d'orienter les esprits les plus curieux.

Cette orientation comporte toutefois certains risques touchant la représentativité des couches sociales étudiées. Il est évident que les masses anonymes laissent moins de traces dans les archives et que la vie des gens ordinaires contient rarement des éléments très spectaculaires ou même dignes d'intérêt d'un point de vue artistique, littéraire ou muséologique. C'est pourquoi le lecteur rencontrera peu de Québécois francophones actifs dans le développement de leur ville. De même, la dimension politique et le rôle des institutions religieuses, si importantes dans le façonnement de la ville de Québec et de la société québécoise dans son ensemble, comptent parmi les éléments les plus négligés.

C'est pourquoi on ne peut s'empêcher de ressentir un certain malaise au terme de cette lecture. Les auteurs y traitent de tout abondamment et de manière originale mais ils parviennent mal à se dégager des sources pour fournir de nouvelles hypothèses émanant de leurs recherches. Par moment, le lecteur se voit confondu par l'accumulation d'informations intéressantes mais difficilement conciliables avec la perspective de synthèse visée. Ce choix éditorial plus descriptif qu'analytique et

plus événementiel que synthétique fournit peu ou guère d'interprétations nouvelles ou inédites.

L'apport plus remarquable de cet ouvrage à l'historiographie réside dans sa contribution à une meilleure connaissance de l'apport des immigrants de souche britannique au développement de Québec jusqu'en 1871.

De son côté, David T. Ruddel adopte un ton singulièrement différent dans *Québec City, 1765-1832*. Issu d'une thèse de doctorat, l'ouvrage de Ruddel se démarque du précédent par le ton et la hardiesse des interprétations. Dans un livre tout aussi remarquable que le premier par la richesse iconographique, Ruddel cherche à démontrer que les marchands britanniques ont totalement et durablement bouleversé l'équilibre social de la ville en introduisant, dans une colonie, jusque-là entièrement soumise aux caprices d'une monarchie préoccupée exclusivement d'exploiter ses ressources, une économie de type capitaliste. L'entreprise aurait pu réussir si les Britanniques n'avaient en même temps exercé un contrôle quasi féodal sur le développement urbain et sur l'appareil politique chargé de régir les rapports sociaux.

En exerçant un contrôle social et économique absolu et sans contrepartie les marchands britanniques rompent brutalement un équilibre séculaire et discréditent, en quelques décennies à peine, les façons de faire, les produits et la société canadienne dans son ensemble. Devant un assaut aussi brutal, les habitants de la ville effectuent un mouvement de repli. De leur côté, les élites se tournent stratégiquement vers la nouvelle mère-patrie adoptant les modes de vie et les habitudes du conquérant dans l'espoir de faciliter leur accès dans le camp du vainqueur. Les effets les plus durables de ce revirement instaureront un nouvel ordre social et économique fondé sur le remplacement des produits importés d'une métropole par ceux d'une autre. Tout au contraire de l'objectif visé, ce changement déstabilise la société au point de retarder de façon notable l'implantation d'une économie de type capitaliste au niveau local voire même régional. Ayant perdu confiance en leur valeur et en leur culture, les francophones, soutient l'auteur, ont accepté de les renier le temps de la durée de l'emprise absolue des marchands sur la ville.

Pour séduisante et révolutionnaire que puisse paraître cette thèse, l'auteur parvient difficilement à nous convaincre. S'il est un fait constant dans l'histoire de Québec, c'est bien sa réticence légendaire à la vague d'industrialisation. Des édiles de jadis aux sociologues contemporains, tous constatent la faiblesse chronique du secteur industriel à Québec. Encore aujourd'hui la structure industrielle de la ville souffre d'un décalage important par rapport aux autres villes du Québec et même du Canada tout entier. L'explication tiendrait-elle à ces débuts perturbés ? Peut-être. Encore faudrait-il exploiter ce filon jusqu'au bout.

Le troisième ouvrage se situe dans un tout autre registre. Il s'agit d'un récit réalisé par le petit-fils d'Henri-Gustave Joly de Lotbinière, premier ministre du Québec en 1878 et 1879, député à la Chambre des communes, ministre du Revenu dans le cabinet de Wilfrid Laurier et enfin lieutenant-gouverneur de la Colombie-Britannique. Né en France, Henri-Gustave Joly de Lotbinière émigre au Canada en 1839, et après des études en droit, épouse la fille d'un riche marchand britannique, Josephite Gowen, en 1856. Le récit évoque l'enfance de la mère de l'auteur, Julie,

en même temps aînée de la famille Joly de Lotbinière. L'action se déroule durant l'année 1872 et passe en revue la gamme des activités, vacances et loisirs surtout, d'une famille de la haute bourgeoisie de cette époque qui comprend, outre les sept enfants, une bonne irlandaise et un majordome. Cette description accrédite plusieurs points de la thèse de Ruddel. Le héros du livre est un oncle paternel, officier de l'armée britannique. La famille partage sa vie entre le domaine seigneurial de Lotbinière et la résidence familiale sur la Grande Allée. Issue de la noblesse française, les Joly de Lotbinière s'assimilent au conquérant, à la bourgeoisie d'affaires et à l'armée britannique par une habile stratégie d'alliances matrimoniales. Cette combinaison gagnante vaut aux héritiers mâles issus de cette lignée d'accéder aux plus hauts postes de commandement de la société et d'y remplir les plus hautes fonctions politiques. Hormis l'intérêt d'illustrer certaines des hypothèses avancées par Ruddel, il s'agit d'un récit plutôt anodin de la vie de la haute bourgeoisie à Québec au siècle dernier.

Alyne LeBel

*historienne-consultante à Québec*

David B. Marshall – *Secularizing the Faith: Canadian Protestant Clergy and the Crisis of Belief, 1850–1940*. Toronto: University of Toronto Press, 1992. Pp. viii, 325.

The purpose of David Marshall's book, clearly stated in the introduction, is to show that "the dominant trend in Canadian Protestant history [since the Victorian era] has been the accommodation of the clergy and churches to a society growing more secular, not a march of progress towards the Kingdom of God" (p. 4). Relaxed standards for church membership, the loss of the supernatural context, and the neglect of personal salvation typified the church during this period. The thrust of his argument is to show that the clergy failed in their attempt to accommodate the church to a more secular society. "Religion became an empty shell; the church's mission became secularized," he concludes (p. 5).

Marshall argues that many of the central themes of these complex issues can best be examined by exploring the ideas, attitudes, and activities of clergymen (p. 7), specifically those of the Methodist, Presbyterian, and United Churches. That this is one way of examining the issues is certain; that it is the best way is debatable. The conclusions drawn in the book are given an even narrower focus by Marshall's concentration on the clergy of central Canada. Evidence from elsewhere in the country, or from other denominations, is introduced mainly to prove the point being discussed and does not always show a clear understanding of the issues pertaining to the particular region or church.

Marshall rejects the idea of a specific time of crisis, of a break with the past, in the secularization process. He examines the growth of religious tolerance and the development of educational reforms as components of this process and lays much emphasis on the dawn of the age of consumerism. He concludes that the key to understanding the secularization process "rests in the fact that religion and the